JEAN GENET

JOURNAL DU VOLEUR

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1949.*

Extrait de la publication

à SARTRE
au CASTOR

Extrait de la publication

Le vêtement des forçats est rayé rose et blanc. Si, commandé par mon cœur l'univers où je me complais, je l'élus, ai-je le pouvoir au moins d'y découvrir les nombreux sens que je veux : *il existe donc un étroit rapport entre les fleurs et les bagnards*. La fragilité, la délicatesse des premières sont de même nature que la brutale insensibilité des autres *. Que j'aie à représenter un forçat — ou un criminel — je le parerai de tant de fleurs que lui-même disparaissant sous elles en deviendra une autre, géante, nouvelle. Vers ce qu'on nomme le mal, par amour j'ai poursuivi une aventure qui me conduisit en prison. S'ils ne sont pas toujours beaux, les hommes voués au mal possèdent les vertus viriles. D'eux-mêmes, ou par le choix fait pour eux d'un accident, ils s'enfoncent avec lucidité et sans plaintes dans un élément réprobateur, ignominieux, pareil à celui où, s'il est profond, l'amour précipite les êtres **. Les jeux érotiques découvrent un monde innommable que révèle le langage nocturne des

* Mon émoi c'est l'oscillation des unes aux autres.

** Je parle de l'idéal forçat, de l'homme chez qui se rencontrent toutes les *qualités* de puni.

Extrait de la publication

amants. Un tel langage ne s'écrit pas. On le chuchote la nuit à l'oreille, d'une voix rauque. A l'aube on l'oublie. Niant les vertus de votre monde, les criminels désespérément acceptent d'organiser un univers interdit. Ils acceptent d'y vivre. L'air y est nauséabond : ils savent le respirer. Mais — les criminels sont loin de vous — comme dans l'amour ils s'écartent et m'écartent du monde et de ses lois. Le leur sent la sueur, le sperme et le sang. Enfin, à mon âme assoiffée et à mon corps il propose le dévouement. C'est parce qu'il possède ces conditions d'érotisme que je m'acharnai dans le mal. Mon aventure, par la révolte ni la revendication jamais commandée, jusqu'à ce jour ne sera qu'une longue pariade, chargée, compliquée d'un lourd cérémonial érotique (cérémonies figuratives menant au bagne et l'annonçant). S'il est la sanction, à mes yeux aussi la justification, du crime le plus immonde, il sera le signe du plus extrême avilissement. Ce point définitif où conduit la réprobation des hommes me devait apparaître comme l'idéal endroit du plus pur accord amoureux, c'est-à-dire le plus trouble où sont célébrées d'illustres noces de cendres. Les désirant chanter j'utilise ce que m'offre la forme de la plus exquise sensibilité naturelle, que suscite déjà le costume des forçats. Outre ses teintes, par sa rugosité, l'étoffe évoque certaines fleurs dont les pétales sont légèrement velus, détail suffisant pour qu'à l'idée de force et de honte j'associe le plus naturellement précieux et fragile. Ce rapprochement, qui me renseigne sur moi, à un autre esprit ne s'imposerait pas, le mien ne peut l'éviter. J'offris donc aux bagnards ma tendresse, je les voulus nommer de noms charmants, désigner leurs crimes avec, par pudeur, la plus subtile méta-

Extrait de la publication

phore (sous le voile de quoi je n'eusse ignoré la somptueuse musculature du meurtrier, la violence de son sexe). N'est-ce par cette image que je préfère me les représenter à la Guyane : les plus forts, qui bandent, les plus « durs », voilés par le tulle de la moustiquaire? Et chaque fleur en moi dépose une si grave tristesse que toutes doivent signifier le chagrin, la mort. C'est donc en fonction du bagne que je recherchai l'amour. Chacune de mes passions me le fit espérer, entrevoir, m'offre des criminels, m'offre à eux ou m'invite au crime. Cependant que j'écris ce livre les derniers forçats rentrent en France. Les journaux nous l'annoncent. L'héritier des rois éprouve un vide pareil si la république le prive du sacre. La fin du bagne nous empêche d'accéder avec notre conscience vive dans les régions mythiques souterraines. On nous a coupé le plus dramatique mouvement : notre exode, l'embarquement, la procession sur la mer, qui s'accomplissait tête basse. Le retour, cette même procession à rebours n'ont plus de sens. En moi-même la destruction du bagne correspond à une sorte de châtiment du châtiment : on me châtre, on m'opère de l'infamie. Sans souci de décapiter nos rêves de leurs gloires on nous réveille avant terme. Les prisons centrales ont leur pouvoir : ce n'est pas le même. Il est mineur. La grâce élégante, un peu fléchie, en est bannie. L'atmosphère y est si lourde qu'on doit s'y traîner. On y rampe. Les centrales bandent plus roide, plus noir et sévère, la grave et lente agonie du bagne était, de l'abjection, un épanouissement plus parfait *.

* Son abolition me prive à ce point qu'en moi-même et pour moi seul, secrètement, je recompose un bagne, plus méchant que celui de la Guyane. J'ajoute que des

Extrait de la publication

Enfin, maintenant gonflées de mâles méchants, les centrales en sont noires comme d'un sang chargé de gaz carbonique. (J'écris « noir ». Le costume des détenus — captifs, captivité, prisonniers même, mots trop nobles pour nous nommer — me l'impose : il est de bure brune.) C'est vers elles qu'ira mon désir. Je sais qu'une burlesque apparence souvent se manifeste au bagne ou en prison. Sur le socle massif et sonore des sabots la stature des punis est toujours un peu grêle. Bêtement leur silhouette se casse devant une brouette. En face d'un gâfe ils baissent la tête et tiennent dans la main la grande capeline de paille — qu'ornent les plus jeunes, je le voudrais, d'une rose volée accordée par le gâfe — ou un béret de bure brune. Ils gardent une pose de misérable humilité. (Si on les bat, quelque chose en eux pourtant doit s'ériger : le lâche, le fourbe, la lâcheté, la fourberie sont — maintenus à l'état de plus dure, plus pure lâcheté et fourberie — durcis par une « trempe » comme le fer doux est durci par la trempe.) Ils s'obstinent dans la servilité, n'importe. Sans négliger ceux qui sont contrefaits, disloqués, c'est les plus beaux criminels qu'orne ma tendresse.

— Il a bien fallu, me dis-je, que le crime hésite longtemps avant que d'obtenir la parfaite réussite qu'est Pilorge ou Ange Soleil. Pour les achever (le terme est cruel!) le concours de coïncidences nombreuses fut nécessaire : à la beauté de leur visage, à la force et à l'élégance de leur corps devaient s'ajouter leur goût du crime, les circonstances qui font le criminel, la vigueur

---

centrales on peut dire « à l'ombre ». Le bagne est au soleil. C'est dans une lumière cruelle que tout se passe, et je ne puis m'empêcher de la choisir comme signe de la lucidité.

morale capable d'accepter un tel destin, enfin le châtiment, la cruauté de celui-ci, la qualité intrinsèque qui permet au criminel d'y resplendir, et sur tout cela d'obscures régions. Si le héros combat la nuit et la vainc, qu'il en reste sur lui des lambeaux. La même hésitation, la même cristallisation de bonheurs préside à la réussite d'un pur policier. Les uns et les autres je les chéris. Mais si j'aime leur crime c'est pour ce qu'il contient de châtiment, « de peine » (car je ne puis supposer qu'ils ne l'ont pas entrevue. L'un d'eux, l'ancien boxeur Ledoux, répondit en souriant aux inspecteurs : « Mes crimes c'est avant de les commettre que j'aurais pu les regretter ») où je veux les accompagner afin que, de toutes façons, soient comblées mes amours.

Dans ce journal je ne veux pas dissimuler les autres raisons qui me firent voleur, la plus simple étant la nécessité de manger, toutefois dans mon choix n'entrèrent jamais la révolte, l'amertume, la colère ou quelque sentiment pareil. Avec un soin maniaque, « un soin jaloux », je préparai mon aventure comme on dispose une couche, une chambre pour l'amour : j'ai bandé pour le crime.

Extrait de la publication

Je nomme violence une audace au repos amoureuse des périls. On la distingue dans un regard, une démarche, un sourire, et c'est en vous qu'elle produit les remous. Elle vous démonte. Cette violence est un calme qui vous agite. On dit quelquefois : « Un gars qui a de la gueule. » Les traits délicats de Pilorge étaient d'une violence extrême. Leur délicatesse surtout était violente. Violence du dessin de la main unique de Stilitano, immobile, simplement posée sur la table, et qui rendait inquiétant et dangereux le repos. J'ai travaillé avec des voleurs et des barbeaux dont l'autorité m'entraînait, mais peu se montrèrent vraiment audacieux quand celui qui le fut le plus — Guy — était sans violence. Stilitano, Pilorge, Michaelis étaient lâches. Et Java. D'eux, demeurassent-ils au repos, immobiles et souriants, s'échappait par les yeux, les naseaux, la bouche, le creux de la main, la braguette gonflée, sous le drap ou la toile ce brutal monticule du mollet, une colère radieuse et sombre, visible sous forme de buée.

Mais rien presque toujours ne la signale que l'absence des signes habituels. Le visage de René est d'abord charmant. La courbe en creux de

Extrait de la publication

son nez lui donne un air mutin, sauf qu'inquiète la pâleur plombée de sa figure inquiète. Ses yeux sont durs, ses gestes calmes et sûrs. Dans les tasses, il frappe avec tranquillité les pédés, il les fouille, les dévalise, quelquefois il leur donne, comme un coup de grâce, un coup de talon sur la gueule. Je ne l'aime pas mais son calme me dompte. Il opère, dans la nuit la plus troublante, au bord des pissotières, des pelouses, des bosquets, sous les arbres des Champs-Elysées, près des gares, à la porte Maillot, au Bois de Boulogne (toujours la nuit) avec un sérieux d'où le romantisme est exclu. Quand il rentre, à deux heures ou à trois heures du matin, je le sens approvisionné d'aventures. Chaque endroit de son corps, nocturne, y participa : ses mains, ses bras, ses jambes, sa nuque. Mais lui, ignorant ces merveilles, il me les raconte dans un langage précis. De sa poche il sort les bagues, les alliances, les montres, butin de la soirée. Il les met dans un grand verre qui sera bientôt plein. Les pédés ne l'étonnent pas ni leurs habitudes : elles ne sont qu'afin de faciliter ses coups durs. Dans sa conversation, quand il est assis sur mon lit, mon oreille saisit des lambeaux d'aventures : « Un officier en caleçon à qui il dérobe le portefeuille * et qui, l'index pointé, lui intime : Sortez ! » « La réponse de René moqueur : « Tu te crois dans l'armée. » « Un coup de poing qu'il donna trop fort, sur le crâne d'un vieux. » « Celui qui s'évanouit quand René, brûlant, ouvre un tiroir qui contient une réserve d'ampoules de morphine. » « Le pédé fauché qu'il oblige à s'agenouiller devant lui. » Je suis attentif à ces récits. Ma vie d'Anvers se fortifie, se continuant dans un corps

* Il dit : « Je lui ai fait le feuille ! »

Extrait de la publication

plus ferme, selon des méthodes brutales. J'encourage René, je le conseille, il m'écoute. Je lui dis que jamais il ne parle le premier.

— Laisse venir le gars, laisse-le tourner autour de toi. Sois un peu étonné qu'il te propose l'amour. Sache avec qui feindre l'ignorance.

Chaque nuit, quelques mots me renseignent. Mon imagination ne s'égare pas sur eux. Mon trouble semble naître de ce qu'en moi j'assume à la fois le rôle de victime et de criminel. En fait même, j'émets, je projette la nuit la victime et le criminel issus de moi, je les fais se rejoindre quelque part, et vers le matin mon émotion est grande en apprenant qu'il s'en fallut de peu que la victime reçoive la mort et le criminel le bagne ou la guillotine. Ainsi mon trouble se prolonge-t-il jusqu'à cette région de moi-même : la Guyane.

Sans qu'ils le veulent les gestes de ces gosses, leurs destins, sont tumultueux. Leur âme supporte une violence qu'elle n'avait pas désirée. Elle la domestiquait. Ceux dont la violence est l'habituel climat sont simples en face d'eux-mêmes. Des mouvements qui composent cette vie rapide et dévastatrice chacun est simple, droit, net comme le trait d'un grand dessinateur — mais dans la rencontre de ces traits en mouvement éclate alors l'orage, la foudre qui les tue ou me tue. Cependant, qu'est leur violence à côté de la mienne qui fut d'accepter la leur, de la faire mienne, de la vouloir pour moi, de la capter, de l'utiliser, de me l'imposer, de la connaître, de la préméditer, d'en discerner et d'en assumer les périls? Mais qu'était la mienne, voulue et nécessaire à ma défense, à ma dureté, à ma rigueur, à côté de la violence qu'ils subissent comme une malédiction, montée d'un feu inté-

rieur en même temps qu'une lumière extérieure qui les embrase et qui nous illumine? Nous savons que leurs aventures sont puériles. Eux-mêmes sont sots. Ils acceptent de tuer ou d'être tués pour une partie de cartes où l'adversaire — ou eux-mêmes — trichaient. Pourtant, grâce à des gars pareils sont possibles les tragédies.

Une telle définition — par tant d'exemples contraires — de la violence vous montre-t-elle que j'utiliserai les mots non afin qu'ils dépeignent mieux un événement ou son héros mais qu'ils vous instruisent sur moi-même. Pour me comprendre une complicité du lecteur sera nécessaire. Toutefois je l'avertirai dès que me fera mon lyrisme perdre pied.

Stilitano était grand et fort. Il marchait d'un pas à la fois souple et lourd, vif et lent, onduleux. Il était leste. Une grande partie de sa puissance sur moi — et sur les filles du Barrio Chino — résidait dans ce crachat que Stilitano faisait aller d'une joue dans l'autre, et qu'il étirait quelquefois comme un voile devant sa bouche. « Mais où prend-il ce crachat, me disais-je, d'où le fait-il remonter, si lourd et blanc? Jamais les miens n'auront l'onctuosité ni la couleur du sien. Ils ne seront qu'une verrerie filée, transparente et fragile. » Il est donc naturel que j'imagine ce que sera sa verge s'il l'enduit à mon intention d'une si belle matière, de cette toile d'araignée précieuse, tissu qu'en secret je nommais le voile du palais. Il portait une vieille casquette grise dont la visière était cassée. Qu'il la jette sur le plancher de notre chambre elle était soudain le cadavre d'une pauvre perdrix à l'aile rognée, mais quand il s'en coiffait, un peu sur l'oreille, le bord opposé de la visière se relevait pour découvrir la plus glorieuse des mèches blondes. Par-

lerai-je de ses beaux yeux si clairs, modestement baissés — de Stilitano pourtant on pouvait dire : « Son maintien est immodeste » — sur quoi se refermaient des cils et des sourcils si blonds, si lumineux et si épais qu'ils établissaient l'ombre non du soir mais l'ombre du mal. Enfin que signifierait ce qui me bouleverse quand je vois dans le port par saccades, à petits coups, se développer et monter une voile avec peine au mât d'un bateau, en hésitant d'abord, puis résolument, si ces mouvements n'étaient le signe des mouvements mêmes de mon amour vers Stilitano? Je l'ai connu à Barcelone. Il vivait parmi les mendiants, les voleurs, les tapettes et les filles. Il était beau, mais il reste à établir si tant de beauté il la dut à ma déchéance. Mes vêtements étaient sales et pitoyables. J'avais faim et froid. Voici l'époque de ma vie la plus misérable.

1932. L'Espagne alors était couverte de vermine, ses mendiants. Ils allaient de village en village, en Andalousie parce qu'elle est chaude, en Catalogne parce qu'elle est riche, mais tout le pays nous était favorable. Je fus donc un pou, avec la conscience de l'être. A Barcelone nous fréquentions surtout la calle Médioda et la calle Carmen. Nous couchions quelquefois six sur un lit sans draps et dès l'aube nous allions mendier sur les marchés. Nous quittions en bande le Barrio Chino et sur le Parallelo nous nous égrenions, un cabas au bras, car les ménagères nous donnaient plutôt un poireau ou un navet qu'un sou. A midi nous rentrions et avec la récolte nous faisions notre soupe. C'est les mœurs de la vermine que je vais décrire. A Barcelone je vis ces couples d'hommes où le plus amoureux disait à l'autre :

Extrait de la publication

— Ce matin je prends le panier.

Il prenait le cabas et sortait. Un jour Salvador m'arracha des mains doucement le panier et me dit :

— Je vais mendier pour toi.

Il neigeait. Il sortit dans la rue glacée, couvert d'un veston déchiré, en loques — les poches étaient décousues et pendaient — d'une chemise sale et rigide. Son visage était pauvre et malheureux, sournois, pâle, et crasseux car nous n'osions nous débarbouiller tant il faisait froid. Vers midi il revint avec les légumes et un peu de graisse. Ici je signale déjà l'une de ces déchirures, terribles car je les provoquerai malgré le danger — qui m'ont révélé la beauté. Un immense amour — et fraternel — gonfla mon corps et m'emporta vers Salvador. Sorti un peu après lui de l'hôtel, je le voyais de loin qui implorait les femmes. Pour d'autres ou pour moi-même ayant mendié déjà, je connaissais la formule : elle mêle la religion chrétienne à la charité; elle confond le pauvre avec Dieu; du cœur c'est une émanation si humble que je crois qu'elle parfume à la violette la buée légère et droite du mendiant qui la prononce. Dans toute l'Espagne on disait alors :

— « Por Dios ».

Sans l'entendre j'imaginais Salvador la murmurer devant tous les éventaires, à toutes les ménagères. Je le surveillais comme le mac sa putain mais avec au cœur quelle tendresse. Ainsi l'Espagne et ma vie de mendiant m'auront fait connaître les fastes de l'abjection, car il fallait beaucoup d'orgueil (c'est-à-dire d'amour) pour embellir ces personnages crasseux et méprisés. Il me fallut beaucoup de talent. Il m'en vint peu à peu. S'il m'est impossible de vous en décrire

Extrait de la publication

le mécanisme au moins puis-je dire que lentement je me forçai à considérer cette vie misérable comme une nécessité voulue. Jamais je ne cherchai à faire d'elle autre chose que ce qu'elle était, je ne cherchai pas à la parer, à la masquer, mais au contraire je la voulus affirmer dans sa sordidité exacte, et les signes les plus sordides me devinrent signes de grandeur.

Ce fut une consternation quand, en me fouillant après une rafle — je parle d'une scène qui précéda celle par quoi débute ce livre — un soir, le policier étonné retira de ma poche, entre autres choses, un tube de vaseline. Sur lui on osa plaisanter puisqu'il contenait une vaseline goménolée. Tout le greffe pouvait, et moi-même parfois — douloureusement — rire aux éclats et se tordre à entendre ceci :

— « Tu les prends par les narines? »

— « Risque pas de t'enrhumer, à ton homme tu lui foutrais la coqueluche. »

Dans un langage de gouape je traduis mal l'ironie méchante des formules espagnoles, éclatantes ou empoisonnées. Il s'agissait d'un tube de vaseline dont l'une des extrémités était plusieurs fois retournée. C'est dire qu'il avait servi. Au milieu des objets élégants retirés de la poche des hommes pris dans cette rafle, il était le signe de l'abjection même, de celle qui se dissimule avec le plus grand soin, mais le signe encore d'une grâce secrète qui allait bientôt me sauver du mépris. Quand je fus enfermé en cellule, et dès que j'eus repris assez d'esprits pour surmonter le malheur de mon arrestation, l'image de ce tube de vaseline ne me quitta plus. Les policiers me l'avaient victorieusement montré puisqu'ils pouvaient par lui brandir leur vengeance, leur haine, leur mépris. Or voici que ce misérable

objet sale, dont la destination paraissait au monde — à cette délégation concentrée du monde qu'est la police et d'abord cette particulière réunion de policiers espagnols, sentant l'ail, la sueur et l'huile mais cossus d'apparence, forts dans leur musculature et dans leur assurance morale — des plus viles, me devint extrêmement précieux. Contrairement à beaucoup d'objets que ma tendresse distingue, celui-ci ne fut point auréolé; il demeura sur la table un petit tube de vaseline, en plomb gris, terne, brisé, livide, dont l'étonnante discrétion, et sa correspondance essentielle avec toutes les choses banales d'un greffe de prison (le banc, l'encrier, les règlements, la toise, l'odeur) m'eussent, par l'indifférence générale, désolé, si le contenu même de ce tube, à cause peut-être de son caractère onctueux, en évoquant une lampe à huile ne m'eût fait songer à une veilleuse funéraire.

(En le décrivant, je recrée ce petit objet, mais voici qu'intervient une image : sous un réverbère, dans une rue de la ville où j'écris, le visage blafard d'une petite vieille, un visage plat et rond comme la lune, très pâle, dont je ne saurais dire s'il était triste ou hypocrite. Elle m'aborda, me dit qu'elle était très pauvre et me demanda un peu d'argent. La douceur de ce visage de poisson-lune me renseigna tout de suite : la vieille sortait de prison.

— C'est une voleuse, me dis-je. En m'éloignant d'elle une sorte de rêverie aiguë, vivant à l'intérieur de moi et non au bord de mon esprit, m'entraîna à penser que c'était peut-être ma mère que je venais de rencontrer. Je ne sais rien d'elle qui m'abandonna au berceau, mais j'espérai que c'était cette vieille voleuse qui mendiait la nuit.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JEAN GENET

Journal du Voleur

« N'est pas Narcisse qui veut. Combien se penchent sur l'eau qui n'y voient qu'une vague apparence d'homme. Genet se voit partout; les surfaces les plus mates lui renvoient son image; même chez les autres, il s'aperçoit et met au jour du même coup leur plus profond secret. Le thème inquiétant du double, image, sosie, frère ennemi, se retrouve en toutes ses œuvres. Chacune d'elles a cette étrange propriété d'être elle-même et le reflet d'elle-même. Genet fait apparaître une foule grouillante et touffue qui nous intrigue, nous transporte, et se change en Genet sous le regard de Genet.

« Dans le *Journal du Voleur*, le mythe du double a pris sa forme la plus rassurante, la plus commune, la plus naturelle : Genet y parle de Genet sans intermédiaire; il raconte sa vie, sa misère et sa gloire, ses amours; il fait l'histoire de ses pensées, on pourrait croire qu'il a, comme Montaigne, le projet bonhomme et familier de se peindre. Mais Genet n'est jamais familier, même avec soi. Bien sûr il dit tout. Toute la vérité, rien que la vérité : mais c'est la vérité sacrée. Son autobiographie n'est pas une autobiographie, elle n'en a que l'apparence : c'est une cosmogonie sacrée. Ses histoires ne sont pas des histoires : elles vous passionnent et vous fascinent mais vous croyiez qu'il vous racontait des faits et vous vous apercevez soudain qu'il vous décrit des rites; s'il parle des mendiants pouilleux du « Barrio Chino » c'est pour agiter somptueusement des questions de préséance et d'étiquette : il est le Saint-Simon de cette Cour des Miracles. Ses souvenirs ne sont pas des souvenirs : ils sont exacts mais sacrés; il parle de sa vie comme un évangéliste, en témoin émerveillé... Si pourtant vous savez voir, à la jointure, la ligne mince qui sépare le mythe enveloppant du mythe enveloppé, vous découvrirez la vérité, qui est terrible. »

J.-P. SARTRE

49-VII A 22722 ISBN 978-2-07-022722-8

9 782070 227228

Extrait de la publication